

Compte rendu, opéra. TOURS, Opéra, le 19 mai 2017. DVORAK : RUSALKA. Serenad Uyar, M. Schelomianski... Kaspar Zehnder / D. Kaegi

Compte rendu, opéra. TOURS, Opéra, le 19 mai 2017. DVORAK : RUSALKA. Serenad Uyar, M. Schelomianski... Kaspar Zehnder / D. Kaegi. Cette Rusalka présentée à l'Opéra de Tours se justifie d'elle-même : l'opéra en langue tchèque est l'une des contributions majeures à l'histoire lyrique, venue tard dans l'odyssée du genre. L'ouvrage créé à Prague en mars 1901, contemporain de Tosca ou de Pelléas et Mélisande, et comme eux, emblème esthétique majeur, ici d'une sensibilité authentiquement tchèque, aussi captivante et originale que les oeuvres de Janacek.



KASPAR ZEHNDER, GUIDE MAGICIEN...

La production présentée au Grand Théâtre de Tours marque surtout pour certaines voix et pour la direction, toute une sensibilité intérieure du chef invité : **Kaspar Zehnder**, familier des mondes tendres, populaires et folkloriques dans leur sens le plus noble d'un Dvorak certes lyrique mais aussi surtout,

superbement symphonique. Kaspar Zehnder qui a entre autres succédé à Jiri Belohlavek à la direction musicale du Philharmonique de Prague, et dirige depuis 2012 le Symphonique de Bienne Soleure, démontre un très solide métier, sachant surtout ciseler des séquences d'orfèvrerie instrumentale d'un

souffle intérieur et poétique, particulièrement prenant (en particulier au II, dans la seconde partie quand l'Ondin exprime sa compassion pour sa fille humiliée par les courtisans et le prince, dans l'air de Rusalka qui suit, air de désolation intérieure où la jeune femme mesure toute l'horreur de sa condition, perdue, errante entre deux mondes inconciliables...). Car le protagoniste de l'opéra créé par Dvorak demeure manifestement l'orchestre.

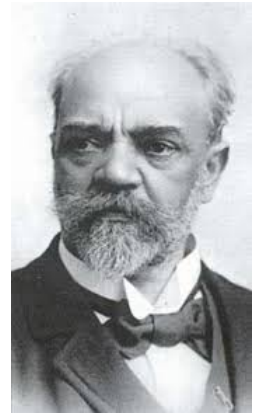
Après l'ouverture qui n'a rien d'un lever de rideau banal mais annonce par ses accents et nuances subtilement énoncés, le sacrifice bouleversant dont est capable l'héroïne (et qu'elle va mener jusqu'à son terme), c'est bien le fabuleux air, hymne, prière à la lune qui doit immédiatement déployer un climat de songe, à la fois fantastique et aussi onirique autant qu'inquiétant. Le monde de la nuit et des eaux renouvellent ainsi sur la scène lyrique, le genre du surnaturel fantastique : l'inventivité en cela de Dvorak reste remarquable de finesse et d'expressivité.

Il ne faut donc jamais prendre l'ouvrage comme une fable sans conséquences, mais telle une exploration totale, à l'issue incertaine qui éprouve la psyché des protagonistes (Rusalka, son père l'Ondin et aussi le prince), où par amour, la nymphe aquatique devenue femme finit sans identité, – âme solitaire, impuissante, démunie, errante, “ni fée ni femme”, c'est à dire un monstre sans identité.

Les grands chefs savent tirer l'épisode exotique (en ce qu'il n'appartient qu'au folklore tchèque, inspiré des *Ballades tchèques* de Karel Jaromir Erben), vers l'universel et le mythe. Rusalka à l'égal des grandes amoureuses à l'opéra (Tosca précitée justement) bouleverse en réalité les codes par sa fausse candeur, sa fragilité juvénile, son apparente innocence... en elle coule la volonté d'une combattante amoureuse ; c'est une guerrière qui aime. De cette traversée entre sensualité éperdue, tragédie de l'impuissance et du silence (car en application du pacte qu'elle a signé avec la sorcière Jezibaba, sa forme humaine conquise, avec jambes de

marcheuse, lui ôte toute capacité à parler), du désespoir le plus absolu au sacrifice final pleinement assumé, ... le drame plonge dans les eaux incontrôlables de la psyché la plus active et impétueuse : d'où l'importance du chef, véritable chancre des forces psychiques en présence, lesquelles s'expriment de fait dans le chant permanent de l'orchestre.

Avec Rusalka, Dvorak pose les fondements d'un nouvel opéra tchèque, réconciliation du populaire et du savant : ainsi l'intégration de nombreux airs et danses du folklore, en particulier associés à la figure de la nymphe dans une écriture qui a la séduction mélodique et instrumentale de Tchaïkovski, comme la puissance psychique d'un Wagner (les 3 nymphes et ici leur marionnettes vertes récapitulent finalement et les trois filles du Rhin de L'Or du Rhin, et à la fin de l'ouvrage, les 3 nornes du Crépuscule des dieux).



L'ONDIN, PERE DOULOUREUX BOULEVERSANT... La production déjà vue à Monte Carlo et Nuremberg, – outre le choc des deux mondes (les hommes et les ondins) dont la fracture engendre l'atmosphère fantastico-onirique, et profite essentiellement au personnage terrifiant de la sorcière-, éclaire aussi un autre aspect du drame. Comme dans les opéras verdiens, la relation tendre et viscéralement douloureuse comme affectueuse entre le père, roi des eaux et sa fille qui ne désire que le quitter pour vivre la condition humaine : aimer ce prince qu'elle a rencontré, donc souffrir puis être abandonnée, seule, donc mourir. C'est à dire tout ce que le géniteur annonce à sa fille entêtée.



Rusalka et son père Ondin, sur le lac primordial (© M. Pétry / Opéra de Tours 2017)

Bien qu'appartenant au monde suggestif de l'eau, ces deux là – père et fille-, sont les plus humains, les plus touchants, d'une impuissance bouleversante. Le père n'apparaissant que surgissant de sa mare primordiale, s'agitant dans les eaux matricielles dont Russalka coupe le cordon filiale. Chacun de ses airs, d'injonction, de mise en garde, de compassion surtout au II quand sa fille est humiliée, rabaissée par la cour du prince et par la princesse étrangère (qui n'a rien pour elle sauf sa suffisance haineuse) est d'une rare justesse. Le baryton **Mischa Schelomianski** qui chante aussi Osmin et Grémine, saisit de bout en bout par sa présence magnétique, sa vocalité naturelle magnifiquement timbrée, son sens des phrasés : mieux que ses partenaires, il sait se

fondre dans le tissu soyeux de l'orchestre qui exprime l'intensité de sa souffrance car il ne peut que constater l'échec de sa fille et regretter la malédiction qui condamne la jeune amoureuse trahie.

Triomphatrice au timbre perçant, en rien aussi crémeux ni voluptueux que ses aînées miraculeuse et applaudies telle Renée Fleming, la soprano Serenad Uryar (déjà distinguée pour sa Reine de la nuit dans La Flûte enchantée de Caurier et Leiser à Nantes en 2016), précise peu à peu un portrait très touchant de l'héroïne par sa juvénilité puissante d'une infaillible intensité jusqu'à la fin. Tour à tour (trop) naïve, éperdue, tragique, implorante, grave mais digne, le soprano tendu du début à la fin, défend un personnage porté par son idéal amoureux. L'aigu n'est jamais tiré, l'intensité expressive constante ; la prise de rôle reste très convaincante.

Plus lisse et sans réel trouble ni faille, le prince de **Johannes Chum** semble indifférent à l'épaisseur du personnage. Surtout sa fin, où, rejetée par la princesse étrangère (très piquante et efficace Isabelle Cals), il revient auprès de Rusalka, doublement saisi et coupable parce qu'il l'a écartée. Faiblesse de la mise en scène, la mort fusionnelle des amants qui plongent dans le lac primordial est escamotée, sans aucune part d'ombre et de mystère (sinon une pluie réelle qui s'abat sur les bâche en plastic de la mare centrale, au risque de polluer la cohésion de l'orchestre : – pourquoi alors ne pas projeter en vidéo, l'image de la pluie ? D'autant que depuis le début du spectacle, un écran circulaire (suggérant la présence permanente des eaux de l'Ondin) ou cubique déformé (le monde princier bancal) ne cesse de projeter des images mouvantes...

Très réussie en revanche les apparitions de la sorcière, Jezibaba (ample et expressive **Svetlana Lifar**). Parmi les seconds rôles, le Mirliton de la mezzo française **Pauline Sabatier** (ex membre de l'Opéra-Studio du Rhin) se distingue nettement : abattage précis, présence dramatique, chant percussif et timbré : un travail sobre et lui aussi très

convaincant. Car ici Dvorak a aussi savamment intégré des épisodes comiques dans une narration tragique, amoureuse et fantastique.

Enfin saluons la prestation finale des 3 nymphes, qui réinscrivent au III, la présence des eaux du lac de l'Ondin.

Jeanne Crousaud, Yumiko Tanimura et Aurore Ugolin restituent à la séquence, sa filiation évidente avec l'oeuvre wagnérienne, la tragédie de Rusalka est une légende qui prend sa source et s'achève dans le mystère aquatique. Tout le mérite revient au chef d'avoir su diffuser un peu de cet onirisme fascinant qui contient la valeur unique de l'opéra Rusalka.

Encore une représentation demain, [dimanche 20 mai 2017, à l'Opéra de Tours, à 15h.](#)

Compte rendu, opéra. TOURS, Opéra, le 19 mai 2017. DVORAK :
RUSALKA

Direction musicale : Kaspar Zehnder

Mise en scène : Dieter Kaegi

Décors et costumes : Francis O'Connor

Lumières : Patrick Méeüs

Rusalka : Serenad Burcu Uyar

Le Prince : Johannes Chum

Ondin : Mischa Schelomianski

La Princesse étrangère: Isabelle Cals

Ježibaba: Svetlana Lifar

Le Marmiton: Pauline Sabatier

Le Garde Forestier : Olivier Grand

lère Nymphe : Jeanne Crousaud

2ème Nymphé : Yumiko Tanimura

3ème Nymphé : Aurore Ugolin

Choeurs de l'Opéra de Tours

Orchestre Symphonique Région Centre-Val de Loire/Tours

LIRE aussi notre [présentation de l'opéra Rusalka de DVORAK à l'Opéra de Tours, les 17, 19 et 21 mai 2017](http://www.classiquenews.com/rusalka-a-lopera-de-tours/)

<http://www.classiquenews.com/rusalka-a-lopera-de-tours/>

REPORTAGE. Le Festival MUSIQUE & MÉMOIRE 2016 : les 400 ans de Froberger

REPORTAGE VIDÉO. Le Festival MUSIQUE & MÉMOIRE 2016 : les 400 ans de Froberger. Les Cyclopes à Musique et Mémoire. Les Cyclopes, ensemble instrumental et vocal codirigé par Bibiane Lapointe (clavecin) et Thierry Maeder (orgue) enrichissent davantage la réussite du projet artistique façonné édition par édition par le directeur du Festival, Fabrice Creux. En juillet 2016, célébration légitime et unique en France, du génie de **Johann Jacob FROBERGER**, décédé sur le territoire (Héricourt), dont 2016 marquait les 400 ans. Reportage exclusif : pourquoi fêter Froberger ? Qui était-il ? Quelle est la singularité de sa musique ? et dans quel contexte a t elle été composée ? Le



compositeur diplomate, d'une stature européenne méritait bien cet éclairage unique à ce jour. Réalisation : studio CLASSIQUENEWS.TV – Conception : Philippe-Alexandre PHAM © 2017

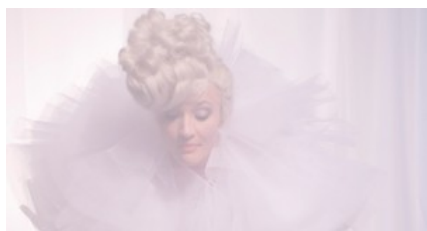


DECOUVREZ la programmation, les artistes invités, les résidences qui se poursuivent dans l'excellence, les dates du [festival Musique & Mémoire 2017](#)... Dans les Vosges du Sud, un festival passionnant vous attend, du 15 au 30 juillet 2017 soit la deuxième quinzaine de juillet : une offre unique en Europe pour s'immerger au cœur des Vosges

saônoises, bercés, étonnés, surpris, par une programmation riche et singulière, en nouvelles expériences baroques. **Musique et Mémoire** est une scène résolument baroque à nulle autre pareille qui ne cesse d'explorer les esthétiques des XVII^e et XVIII^e, entre France, Italie, pays germaniques. Grâce à l'intuition sûre de Fabrice Creux, directeur du Festival (et aussi son créateur), Musique et Mémoire sait cultiver le risque voire l'audace en commandant aux artistes en résidence de nouveaux programmes.

**Compte rendu, opéra. NANTES,
Le Grand T, le 15 mai 2017.
Dauvergne, Pesson : La Double**

Coquette. Amarillis



Compte rendu, opéra. NANTES, Le Grand T, le 15 mai 2017. Dauvergne, Pesson : **La Double Coquette. Amarillis**. C'est la dernière production présentée par Angers Nantes Opéra pour sa saison 2017 – 2018.

Voilà un mixage lyrique intelligent entre baroque et contemporain qui interroge comme rarement la nature et l'identité du désir. L'esprit du XVIII^e, celui du travestissement et du quiproquo, propres à tisser en complicité avec le public, plusieurs situations cocasses, piquantes, souvent délicieusement comiques est parfaitement assimilé, cultivé, ... complété ... par un texte subtile signé **Pierre Alferi** (2014). Les 32 ajouts musicaux du compositeur **Gérard Pesson** sur la trame musicale d'Antoine Dauvergne, – l'un des meilleurs suiveurs de Rameau et champion de la veine buffa à Paris, au début des années 1750, alors en pleine affaire de la Querelle des Bouffons, commentent, recontextualisent, prolongent avec finesse la partition originelle de 1753 (La Coquette trompée). Le passage se fait grâce au continuo des 11 instrumentistes d'Amarillis, où brillent entre autres l'éclat mordoré des 2 cors naturels, et le joyeux, facétieux caquetage en diable des hautbois et du basson, d'un parfait équilibre sonore.

Comédie délirante, liberté du

Spectacle créé en décembre 2014 déjà à Besançon, cette **Double Coquette** s'est maintenue sur la scène, au cours d'une tournée consistante en France et jusqu'à Hong Kong (mai 2015) car le spectacle joue habilement des formes musicales du XVIII^e à nos jours, exploitant avec beaucoup de tact et d'équilibre toutes les ficelles de la comédie bouffe, mariée à la Commedia dell'arte et l'esprit des tréteaux. Les amateurs avertis savent l'apport du cd déjà critiqué sur classiquenews.

Que vaut le cycle global sur la scène ?

Avec à propos et finesse, l'action souligne l'intelligence féminine à l'oeuvre ; c'est le triomphe de la liberté du désir, surprenante dans son cheminement imprévu ; Florise souhaite se venger de son fiancé désigné Damon qui la trompe avec Clarice. En se travestissant en homme, pour mieux tromper et confondre la faiblesse déloyale de sa rivale (Clarice), Florise à moustache donc, suscite l'amour



véritable de sa proie (Clarice) et les deux femmes quittent la

scène main dans la main (liberté prise avec le livret du XVIII^e), au grand dam du fiancé, que l'on voulait punir. L'admirable texte poétique d'Alferi comme la musique toute en teintes feutrées de Gérard Pesson, offrent le meilleur écrin en résonance aux formes classiques et d'un tonus vivaldien du dénommé Dauvergne.

Les 3 comédiens excellent dans cette farce attendrissante et légère qui pourtant défend la liberté du genre contre le cloisonnement de la pensée étroite. Ici deux femmes peuvent se découvrir et s'aimer librement en rupture avec la convention sociale. Impertinence et poésie rafraichissante particulièrement défendue par le soprano pétillant de **Maïlys de Villoutreys** (élève d'Alain Buet), – libertaire et libertine voire délirante Clarice (avec sa robe impossible, aérienne) ; comme la gouaille tendre et précise de l'américain **Robert Getchell**, qui malgré le mauvais tour dont il est le dindon, entend jusqu'à la fin défendre sa place et son rôle dans cette pièce brillante.

Quand se déploie la soie introspective de la musique de Pesson, toute en harmonies rentrées et secrètes, c'est le pur sentiment et la sincérité des cœurs qui affleurent tout à coup ; enchaînée en subtils et suaves tuilages, avec la partition de la Coquette trompée, l'écriture contemporaine semble répondre au sens et aux enjeux que provoque la musique de Dauvergne dont elle relance aussi la formidable motricité comme une mécanique sentimentale, riche en rebondissements. Emotion, action ; immersion sentimentale, comédie et jeu délirant... les deux univers musicaux fusionnent avec une rare cohésion globale. De sorte que le temps passe très vite tout au long de cette comédie parodique et badine dont on mesure aussi la délicate impertinence : **fidèle à son instinct, il faut aimer l'objet de son désir, quelque soit son genre.** Fidèle à sa ligne artistique exemplaire, Angers Nantes Opéra réussit toujours à combiner divertissement et questionnement. Un régal pour l'esprit et la détente. **A méditer et à applaudir encore [au Grand T à Nantes, les 16, 18, 19 et 20 mai 2017.](#)**

Compte rendu, opéra. NANTES, Le Grand T, le 15 mai 2017.
Dauvergne, Pesson : La Double Coquette. Isabelle Poulenard
(Florise), Maïlys de Villoutreys (Clarice), Robert Getchell
(Damon), Amarillis (Héloïse Gaillard et Violaine Cochard,
respectivement flûte / hautbois et clavecin, direction). Fanny
de Chaillé, mise en scène.

LIRE aussi notre [compte rendu critique complet du CD de La Double Coquette](#)

**Compte-rendu critique, opéra.
LILLE, Nouveau Siècle, le 10**

mai 2017. BIZET : Les Pêcheurs de Perles (1863). Orchestre National de Lille, Alexandre Bloch (direction)

Compte-rendu, opéra. BIZET: LES PÊCHEURS DE PERLES. Les 10 et 12 mai 2017. LILLE, Nouveau Siècle, le 10 mai 2017. BIZET : Les Pêcheurs de Perles (1863). Orchestre National de Lille, Alexandre Bloch (direction). Formidable production, que ces *Pêcheurs de perles*... fruit d'une intense préparation et d'ajustements en série sur un timing serré, par toutes les équipes de l'**Orchestre National de Lille**, dont le résultat présenté à Lille (avant Paris), ce 10 mai dernier dans un Auditorium du Nouveau Siècle totalement plein, est riche de **plusieurs enseignements**.



Le premier, contre les préjugés qui, tenaces, place la Capitale toujours nécessairement au devant de la scène lyrique, souligne a contrario l'initiative et la vitalité des orchestres en province : le National de Lille grâce à son fondateur Jean-Claude Casadesu sait aujourd'hui cultiver sa réputation comme sa différence dans le paysage musical hexagonal. La notoriété, l'accessibilité, l'audace aussi, transforment structurellement et profondément l'implantation d'un orchestre dans une ville dont il porte et sait diffuser l'image culturelle comme aucune autre institution, ... sur son territoire et dans l'hexagone comme à l'international. Peu à peu, l'Orchestre national de Lille, par l'excellence, le sens de l'ouverture et du partage, par sa capacité à se réinventer surtout, incarnent aujourd'hui la carte de visite culturelle

de Lille.

Ensuite l'idée de produire un opéra dans la salle qui lui est dédiée, où il a sa résidence (le Nouveau Siècle) et présente aux côtés des nombreuses autres sessions sur le territoire, l'essentiel de sa saison symphonique, est suffisamment rare pour être soulignée. Les répertoires investis par l'ONL (Orchestre national de Lille) sont très larges : aux côtés des concertos, symphonies,... formes habituelles, l'écriture lyrique a aussi toute sa place. Certes l'absence de décors comme de mise en scène, engage différemment le jeu lyrique en comparaison avec les opéras mis en scène à l'Opéra de Lille où d'ailleurs, l'ONL se produit en fosse deux fois dans l'année. Diriger l'orchestre au complet sur le plateau où se trouvent aussi les solistes est une toute autre expérience dans l'équilibre sonore : l'art du chef veille au brouillard comme à la distorsion d'un orchestre naturellement enveloppant voire couvrant les voix.

Mais l'exercice qui est un défi est magistralement relevé par le nouveau maestro et directeur musical : **Alexandre Bloch**. Pour sa première lyrique in loco et avec son orchestre, l'expérience satisfait toutes les promesses. En faisant jouer les instrumentistes sur la scène, le chef nous offre aussi aux côtés



du chant lyrique proprement dit, une immersion symphonique de premier ordre : dès l'*ouverture*, dans les intermèdes purs, tout au long d'une partition qui interagit constamment avec les voix. D'autant que **la partition de Bizet, seulement âgé de 25 ans**, se distingue par son raffinement orchestral et une intelligence dramatique qui sait séduire l'auditeur. En guise de perles, la partition est bien un joyau lyrique et symphonique qu'il fallait bien restituer dans sa continuité.

LILLE ressuscite le génie orientalisant du jeune Bizet

Enfin il apparaît que c'est autant à Paris qu'en Province que l'exhumation de bijoux oubliés/méconnus de l'Opéra romantique français se réalise non sans brio : le meilleur argument de ce soir en est assurément la distribution qui regroupe 3 jeunes talents de l'école française de chant et qui font ici, chacun, une prise de rôle.

Distribuer Julie Fuchs en Leila, Cyrille Dubois en Nadir et Florian Sempey en Zurga... relève d'un beau sens opportuniste, surtout du goût le plus juste : en plus de leur jeunesse rafraîchissante, ils ont en commun le sens du texte, l'intensité dramatique et une finesse qui rend service à l'intelligibilité et la profondeur des situations. Ni surjeu ni perte de clarté dans la résolution de drame. Chacun offre une peinture très juste des caractères. De surcroît, ils expriment tous la métamorphose qui est à l'oeuvre dans le choc de confrontations très habilement façonnées et que réalisent les deux duos structurant tout l'opéra : au II, duo amoureux Leila / Nadir ; au III, duo conflictuel Leila / Zurga.

DISTRIBUTION JUVENILE ... Julie Fuchs, vraie colorature aérienne et idéalement timbrée exprime la détermination d'une vierge d'abord vouée au culte de Brahma (chant virtuose au I associé aux chœurs des adorateurs, et dont les vocalises évoquent l'Olympia des *Contes d'Hofmann* d'Offenbach) ; puis la grande amoureuse qui affirme l'empire d'une sensualité rayonnante, à mesure qu'elle croise son aimé Nadir : la Leila

du III, implorante et déterminée (face à Zurga) n'a plus rien à voir avec ce qu'elle chante au I, légère, acrobatique, quasi évanescente.



Cyrille Dubois (Nadir) et Alexandre Bloch

Distingué comme Julie Fuchs, dans la création récente de *Trompe-la-mort* de Luca Francesconi au Palais Garnier en avril dernier ([LIRE notre compte rendu TROMPE LA MORT de Luca](#)

[Francesconi](#)), le ténor **Cyrille Dubois** éblouit de la même manière par sa candeur tendre et son intensité expressive qui sait dans l'incandescence, bannir toute effusion vulgaire, préférant pour notre plaisir (indice d'un goût certain), le chant sain, franc, d'une sobriété à la fois éloquente et bouleversante : la vérité de Nadir, – cœur irradié prêt à mourir pour Leila, se fait irrésistible dans le duo du serment revivifié au I (avec Zurga), puis sa fameuse romance (I), et dans le duo extatique avec Leila au II.

Aussi tendre et intense que Gérard dans *Lakmé* de Délibes (autre fable orientalisante de 1883, – récemment ressuscité par l'Opéra de Tours [voir notre reportage vidéo avec Jodie Devos, autre soprano colorature à suivre-, sous la direction de Benjamin Pionnier / reportage vidéo Lakmé à l'Opéra de Tours, janvier 2017](#)), le personnage est celui qui évolue le moins, mais dont l'ardeur à défendre cet amour qui le submerge, atteint un paroxysme dans la ligne vocale.

Bizet sait ménager et combler son auditoire, car dans le registre amoureux extatique, le duo d'une rare subtilité au II, entre les deux amants qui se sont reconnus, est d'une candeur irrésistible que la juvénilité des interprètes ravive encore. Mais la direction très attentive et détaillée d'**Alexandre Bloch** sait aussi colorer et trouver des respirations exactes dans les airs de réitération, quand l'évocation d'un souvenir suscite toute une activité aux instruments et des harmonies d'une richesse fortement allusive : c'est assurément le cas de la romance de Nadir ; puis dans le duo avec Zurga où les deux partagent la vision de la déesse et de Leila qui enivre littéralement l'esprit ; sans omettre aussi le grand air du II de Leila (avec cor) où la jeune femme tout en s'abandonnant au bonheur promis de revoir Nadir, évoque l'image du père. La nostalgie et la langueur rétrospective sont des sentiments qui inspirent particulièrement le jeune Bizet.

Fermant ce trio triomphal, le **Zurga de Florian Sempey**

scintille de la même flamme ténue, entre tendresse, haine et amour puis renoncement final : c'est lui aussi un cœur terrassé, qui d'abord agent de la tragédie contre Leila et Nadir, sait pardonner et vaincre sa rancœur. Une telle âme large et sincère, se révèle dans les deux duos clés de l'ouvrage qui l'engagent. Au I, duo du serment fraternel avec Nadir (chacun renonce à la femme aimée pour ne pas être le rival de l'autre) – Au II, duo avec Leila venue implorer en Zurga, le chef de la tribu afin qu'il sache infléchir sa haine et pardonner à Nadir. Baryton diseur, Florian Sempey – davantage connu comme Figaro (Le Barbier de Séville de Rossini), trouve le ton juste, une noblesse naturelle et surtout des phrasés de grande classe, murmurés, toujours intelligibles qui annoncent demain d'autres prises de rôles prometteuses (Golaud ?).



Julie Fuchs et Florian Sempey

Louons la tenue impeccable du chœur des **Cris de Paris**, qui se prête au jeu de l'étagement spatial, selon les tableaux : au 2^e balcon dans le lointain, au dessus de la Vierge prêtresse, – envoûtant, proclamateur, hiératique ; de chaque côté de la scène, sur le balcon surplombant l'orchestre, engagé,

syllabique, à la projection précise et dramatique quand les pêcheurs, comme possédés fustigent le couple des amants surpris (II), puis lors de la préparation du bûcher où ils doivent être brûlés : l'ivresse expressive du chœur s'apparente alors à une transe collective, bacchanale ivre de sang que Bizet peint avec ardeur et efficacité. Pour autant, nous ne sommes pas devant un opéra pompier, hollywoodien ni décoratif : Bizet contient son inspiration ; il cultive l'équilibre et la couleur. De même, la profondeur s'invite aux côtés de la diversité des enchaînements et le contraste continu entre les tableaux. Jouant la version originale de 1863 (créée le 30 septembre au Théâtre Lyrique), **Alexandre Bloch** veille à l'articulation des séquences, leurs enjeux poétiques (dès le début, dans la noblesse, grave, tragique, sombre et pourtant sereine de l'ouverture) ; c'est comme dans *Rienzi* de Wagner, un lever de rideau qui saisit par sa grandeur, son souffle maîtrisé et sa grande séduction mélodique. De même dans chaque fin d'acte, après la convulsion frénétique du chœur des pêcheurs en rien compatissants pour le couple protagoniste (Leila / Nadir), le chef tisse la soie d'une ample marche en forme de choral, entonné par tous et qui renforce encore la noblesse et l'élégance de l'ouvrage. L'intelligence de Bizet rayonne dans chacun des trois actes et dans leur agencement : aucun temps morts ; solos fermés, duos languissants, tableaux collectifs porteurs de déchainement cathartique... tout s'enchaîne ici en une continuité étonnamment cohérente. L'acmé de ce principe d'imbrication heureuse des registres concerne toute la seconde partie du II, après le duo amoureux (Leila / Nadir), où s'invite un orage de plus en plus menaçant. Même tendue et âpre, l'action s'achève de façon heureuse, grâce au sublime duo amoureux (au lointain), car Bizet a contrario de *Carmen* (1875), conçoit le triomphe de l'amour. Il n'en sera rien dans la décennie suivante.

On relève déjà ici toute la sensibilité du Bizet coloriste, très scrupuleux du temps musical, dramatique et psychologique. C'est essentiellement le personnage de Zurga – frère trahi par Nadir, et jaloux de ce dernier car il est aimé de Leila, qui

enrichit le terreau passionnel de l'ouvrage. En très peu de temps, Bizet caractérise, commente, suggère... avec un sens inné de la prosodie (en cela le soin apporté aux récitatifs est exemplaire).



Les deux chœurs placés de part et d'autre de l'orchestre sur
le plateau

Très impliqué dans la réussite de cette production qui se donne après Lille, au TCE à Paris, le 12 mai, Alexandre Bloch, réussit là une totale révélation : si la partition est connue par fragments, trop peu de maisons lyriques osent afficher le drame dans sa continuité. Pourtant c'est l'intelligence de son déroulement et le profil des caractères qui saisissent aujourd'hui, atténuant de beaucoup la réputation de l'ouvrage comme une œuvre médiocre et surannée. Aucun doute après une telle soirée : en 1863, le jeune Bizet signe bel et bien une perle lyrique à connaître absolument. Les pêcheurs de perles font partie de la trilogie (préparant Carmen), avec *La Jolie Fille de Perth* et *L'Arlésienne*, conçus pour l'innovateur Théâtre Lyrique de Léon Carvalho.

A revoir sur culturebox, puis diffusé sur France Musique le 18 juin 2017. En outre, l'enregistrement discographique est aussi annoncé chez Pentatone, courant 2018. Classiquenews présent au moment de la prégénérale et de la générale (9 mai), enfin à la première lilloise publiera un prochain reportage vidéo complet sur cette aventure lyrique, vrai défi artistique, relevé avec

maestria par l'ONL et son nouveau directeur musical, Alexandre Bloch.

Compte-rendu critique, opéra. LILLE, Nouveau Siècle, le 10 mai 2017. BIZET : Les Pêcheurs de Perles (1863). Julie Fuchs (Leïla), Cyrille Dubois (Nadir), Florian Sempey (Zurga), Luc Bertin Hugault (Nourabad) / Les Cris de Paris / Orchestre National de Lille. Alexandre Bloch, direction. [A l'affiche du Théâtre des Champs Elysées, le 12 mai 2017, 20h.](#)



Nouvelle Calisto à l'Opéra national du Rhin



Compte-rendu, opéra. STRASBOURG. Jusqu'au 14 mai 2017. La CALISTO de CAVALLI. Les Talens Lyriques / Mariame Clément. VICTIMES DE L'AMOUR... LANGUEURS & EXTASE DE L'OPERA VENITIEN DU SEICENTO. Voyez ces pauvres cœurs : Pan, Endymion, le petit satyre et

même la vecchia Lymphée ... qui se lamentent tous, de ne pas être ...aimés : palmes en cela à Pan qui reste seul et frustré en sa grotte froide et sinistre (sa vengeance n'en sera que plus sadique à l'endroit d'Endymion) ; d'autant que ce dernier, s'il est lui aussi languissant, extatique, réussit cependant à séduire et se faire aimer de Diane l'inaccessible (une prouesse car la divinité est réputée pour sa chasteté comme sa haine des hommes...). Une autre victime mais à l'inverse et à l'extrémité de cet échiquier sentimental, demeure Calisto : c'est elle qui est la plus trompée du lot ; croyant aimer Diane quand c'est Jupiter travesti, qui abuse de sa confiance, avec la complicité de Mercure, vrai dépravé par ailleurs. **La Calisto de Cavalli créé à Venise en 1651** (au Théâtre d'opéra Sant Apollinare) est moins l'opéra d'une identité imprécise, comme on le dit souvent, que du désir languissant, déçu, amer, toujours éprouvant. Pour autant, le spectateur n'y retrouvera pas les éléments visuels que

promettait l'affiche pour annoncer le spectacle ; en lieu et place d'un couple moderne alité (lui télécommande à la main, elle rêveuse plus lointaine, délaissée ?), il s'agit d'une immersion assez poétique qui dévoile là encore, la puissante sensualité de l'opéra vénitien au milieu du XVIIè.



LIRE notre [compte rendu complet de la nouvelle production de La Calisto de Cavalli à l'Opéra national du Rhin](#)

LIRE notre [présentation de l'opéra LA CALISTO de CAVALLI, nouvelle production de l'Opéra national du Rhin, du 26 avril au 14 mai 2017](#)

[Nouvelle Calisto à Strasbourg et Mulhouse](#)

Compte rendu, opéra. STRASBOURG, ONR, le 23 avril 2017.
CAVALLI : LA CALISTO, nouvelle production.

Nouvelle production

Francesco Cavalli : La Calisto

Dramma per musica en trois actes avec prologue

Livret de Giovanni Faustini

Créé au Théâtre San Apollinare de Venise, le 28 novembre 1651

Direction musicale : Christophe Rousset

Mise en scène : Mariame Clément

La Calisto: Elena Tsallagova

Eternità Diana: Vivica Genaux

Giove: Giovanni Battista Parodi

Mercurio: Nikolay Borchev

Endimione: Filippo Mineccia

Destino, Giunone: Raffaella Milanese

Linfea: Guy de Mey

Satirino: Vasily Khoroshev

Natura, Pane: Lawrence Olsworth-Peter

Silvano: Jaroslav Kitala

2 Furies: Tatiana Zolotikova, Yasmina Favre

Les T. Lyriques

STRASBOURG, Opéra

me 26 avril, 20h

ve 28 avril, 20h

di 30 avril, 15h

ma 2 mai, 20h

je 4 mai, 20h

MULHOUSE, La Sinne

ve 12 mai, 20 h

di 14 mai, 15 h

RESERVEZ VOTRE PLACE

<http://www.operanationaldurhin.eu/opera-2016-2017-la-calisto-opera-national-du-rhin.html>

Illustrations transmises : La Calisto à Strasbourg / © K.Beck
ONR 2017

**Monteverdi en son jardin à
BAR LE DUC**

FESTIVAL MUSIQUES EN NOS MURS, 12,13,14 mai 2017. BAR-LE-DUC (55 / Meuse, LORRAINE) a son nouveau festival. Un cycle musical qui accorde idéalement riche patrimoine de la ville Renaissance et concerts intimiste dont la conception et l'accessibilité ont été conçus pour favoriser proximité et très large public... Musiques en nos murs s'inscrit à présent comme l'événement incontournable à BAR-LE-DUC.



Entretien avec son directeur artistique, **Benoît Damant** : présentation des sites emblématiques, temps forts et spécificités qui rythment un festival conçu comme un parcours enchanté. [LIRE notre présentation du Festival Musiques en nos murs à Bar-Le-Duc \(55\), temps forts, enjeux, ligne artistique spécifique entre patrimoine et programmes musicaux présentés...](#)

Comment se déroule le festival à BAR LE DUC ?

Bar-le-Duc est une ville au riche patrimoine architectural où la ville-haute est un secteur sauvegardé dont une grande partie des maisons et hôtels particuliers construits en pierre de taille sont des XVIe, XVIIe ou XVIIIe siècles. Notre festival souhaite faire vivre et faire découvrir ce patrimoine en investissant plusieurs lieux rarement voire jamais ouverts au public.

L'une de nos caractéristiques, est ce que nous avons appelé les Écoutes-intimes du samedi après-midi (13 mai 2017) ; pendant lesquels des petits groupes d'une vingtaine de personnes se déplacent au grès de 6 concerts et expositions, dans des lieux privés, maisons ou jardins, dont les propriétaires nous ouvrent les portes. L'après-midi se termine dans un septième lieu, un hôtel particulier, autour d'un verre

pour un échange entre public et artistes.



Pour les trois grands concerts, nous investissons **l'église Saint-Etienne** qui date de la fin du XVe et du XVIe siècle. Parmi les œuvres les plus marquantes de cet édifice figurent le fameux « Transi » de Ligier Richier, sculpteur dont le 450ème anniversaire de la mort (inscrit aux commémorations nationales) coïncide avec celui de la naissance de Claudio Monteverdi. Du même artiste, un impressionnant Christ et les deux larrons constitue un prestigieux fond de scène à nos Grands concerts.

Pour le nocturne du vendredi soir (12 mai 2017), **l'église Saint-Louis**, qui est aujourd'hui essentiellement une salle d'exposition résonnera au son du cornet à bouquin.

Le nocturne du samedi (13 Mai 2017) sera consacré à Salomone Rossi, et ses psaumes en hébreux en particulier, et aura lieu à la synagogue qui n'est plus ouverte que pour les journées du patrimoine.

Nous avons une politique tarifaire très raisonnable pour ouvrir les concerts au plus grand nombre. **Deux systèmes de PASS** permettent d'entendre 3 ou 5 concerts, et un bon nombre de festivalier a déjà pris l'habitude de réserver pour les 5 concerts d'emblée.

Pendant 3 jours, Bar-le-Duc se met ainsi à l'heure italienne avec l'aide de certains commerçants. Les festivaliers pourront en profiter pour découvrir l'hôtel des postes Art déco, et ses vitraux de Jean Grüber, ou encore deux églises... Saint-Antoine, du XIVE siècle et ses fresques des XIV et XVe siècles ou Notre-Dame, son très beau Christ en croix du XVIe siècle Sans omettre la Vierge aux litanies attribuée à Jean Croq. Ils pourront également déambuler dans la rue du Bourg et admirer les plus prestigieux hôtels particuliers Renaissance de la ville ; comme déguster la spécialité de Bar-le-Duc, la

confiture de groseille épépinée à la plume d'oie, appréciée aussi bien de Marie Stuart (dont la mère est née à Bar-le-Duc) que d'Alfred Hitchcock.

Le Musée barrois est situé dans ce qui reste du château des ducs de Bar et ses très belles collections y dialoguent avec l'architecture ; ainsi un bel Orphée de Nicolas de Bar, peintre natif de la ville ayant fait toute sa carrière à Rome, est acquisition récente qui résonne si bien avec Monteverdi (fêté par notre édition 2017). L'an dernier, nous avons donné un concert dans cette salle.

Quels sont les critères artistiques qui assurent à la programmation sa cohérence et sa singularité ?

La singularité de Musiques en nos murs est la proximité avec les artistes à plusieurs moments clés de notre programmation. En particulier pendant les Ecoutes-intimes évoquées plus haut, mais aussi les deux Nocturnes de 22h30 qui sont donnés devant un public restreint (une centaine de personnes maximum). Une audience limitée et une ambiance singulière due à l'heure tardive confèrent à ces moments une grâce particulière.

Le principe habituel de Musiques en nos murs, c'est de **consacrer un jour à la musique médiévale, un jour à la Renaissance et un jour au Baroque**, parce que la ville permet le dialogue avec ses périodes. Mais dès le lendemain de notre première édition qui a eu lieu l'an passé, j'ai travaillé sur la programmation 2017. Il m'est vite apparu qu'en cette année Monteverdi, nous avions matière à de très beaux programmes autour de ce maître au génie protéiforme. Nous avons en particulier la possibilité de montrer et de faire entendre le passage de la Renaissance au Baroque, dans cette période si

passionnante de 1560 à 1640 environ où tout bascule.

Nous étions déjà convenus de mettre en valeur la synagogue, aussi un programme autour des psaumes de Salomone Rossi a rapidement semblé incontournable. Il nous semblait également important de faire entendre des madrigaux et de la musique sacrée.



Quels sont les 3/4 temps forts de l'édition 2017 ?

Pour nos trois grands concerts, nous avons trois créations de programmes.

Le samedi soir, **l'Ensemble Cronexos** et la superbe soprano Barbara Kusa donneront un programme pour soprano solo et basse continue autour de Monteverdi et de son temps dans lequel on pourra entendre à côté de pièces instrumentales de Frescobaldi, le Stabat Mater de Giovanni F. Sances et le Salve O regina ou le Pianto della madone de Monteverdi.

Le dimanche, **la Maîtrise de la cathédrale de Metz** dirigée par Christophe Bergossi s'associe à l'Achéron de François Joubert-Caillet pour un programme qui illustre le passage de la Renaissance au Baroque dans l'œuvre phare d'un Monteverdi devenu révérend : la Selva morale e spirituale (Forêt morale et spirituelle). On s'y perdra avec bonheur.

Le festival aura été lancé le vendredi soir par **l'Ensemble Enthéos que je dirige**, dans un programme présentant l'évolution du madrigal, de sa création sous les plumes de Verdelot et Arcadelt jusqu'à l'explosion du genre avec Monteverdi. Les œuvres de ce dernier constituent un peu plus de la moitié du programme. C'est une histoire subjective bien sûr dans laquelle je montre une filiation entre 5 générations de compositeurs. C'est aussi l'occasion de creuser la littérature madrigalesque puisque parmi les auteurs des textes, on rencontrera les incontournables Petrarque, Guarini, Le Tasse, mais également les plus rares Machiavel ou Michel-Ange. On pourra entendre dans ce programme les célèbres Hor che'l ciel e la terra, le Lamento della ninfa; le Combattimento di Tancredi e Clorinda de Monteverdi, mais aussi de véritables pépites signées Arcadelt, Willaert, de Rore, de Wert, Guesualdo...

Quelle est l'expérience que vit le festivalier à chaque édition ?

Nous mettons souvent en avant dans notre communication « Dialogue des musiques anciennes et du patrimoine ». Ce n'est pas qu'une formule. C'est la réalité qui s'offre à tout visiteur de Bar-Le-Duc. D'abord parce que le festival est porté par une association qui travaille sur le patrimoine et qui veut le faire vivre, c'est-à-dire le restaurer et le mettre en valeur. Ensuite parce que cette association est constituée de passionnés qui ont à cœur de faire découvrir leur ville et qui se démènent pour que ces concerts se fassent dans l'ambiance la plus chaleureuse possible. Le festivalier est ainsi réellement invité à une immersion dans la musique qui dialogue avec la pierre, lui répond, lui fait écho.

Les impressions et témoignages qui reviennent le plus souvent de la part des festivaliers sont : « aller de surprise en surprise », « se laisser aller au fil d'une programmation hors des sentiers battus et rebattus, alliant exigence et accessibilité artistique et financière », « découvrir des interprètes rares dont on découvre le travail », « l'alliance des musiques, des références historiques et du cadre patrimonial qui leur font écho ».

Propos recueillis par Alexandre Pham, en avril 2017.

CONSULTER le programme 2017 et LIRE notre présentation du festival MUSIQUES EN NOS MURS à Bar-Le-Duc.

<http://www.classiquenews.com/bar-le-duc-55-festival-musiques-en-nos-murs/>

Musiques en nos Murs

2^{ème} édition

Patrimoines et musiques
anciennes dans la cité
des ducs de Bar

Du 12 au 14 mai 2017

CONCERTS, NOCTURNES, EXPOSITIONS, CONFÉRENCES...

Monteverdi en son jardin

Bar-le-Duc (55)

<http://musiques-en-nos-murs.blogspot.fr/>

06 41 78 32 80



VIDEO. OPERA, Belcanto. Stage de chant lyrique par la Vincenzo Bellini belcanto Académie

OPERA, Belcanto. Stage belcantiste par la Vincenzo Bellini belcanto Académie. Chaque été en France, la Vincenzo Bellini belcanto Académie propose une expérience unique en matière de formation lyrique. C'est un stage exceptionnel entièrement dédié à l'esthétique et à la technique vocale belcantiste, c'est à dire qui concerne principalement Rossini, Bellini, Donizetti, soit la période préverdienne. La Vincenzo Bellini Belcanto Académie créée dans le sillage du Concours international de BELCANTO VINCENZO BELLINI, est la seule compétition lyrique à défendre les couleurs du belcanto le plus authentique. Chaque été, l'Académie permet aux jeunes chanteurs d'accéder à une formation ciblée en privilégiant l'étude de ce répertoire si formateur.





Final avec tous les élèves chanteurs de la Promotion 2016 (répétition pour le concert de clôture)

Depuis 2016, l'Académie est en résidence d'été à Vendôme (41, à 55 mn de Paris en TGV), et propose cette année, du 1er au 9 août 2017, un nouvel atelier de formation, immersion complète, piloté par deux grandes figures de la scène internationale : la mezzo Viorica CORTEZ et Marco Guidarini, chef d'orchestre ; tous deux, experts charismatiques du chant bellinien et de la période romantique, italienne et française. Pour chacune de ses sessions, l'Académie a pour thème, et de façon large : « le belcanto de Bellini à Verdi. De la technique vocale à l'interprétation et au style – reportage exclusif réalisé pendant l'Atelier lyrique de l'été 2016 © studio CLASSIQUENEWS.TV – réalisation : Philippe-Alexandre PHAM

Places sont limitées – Inscriptions et informations :

musicarte-org@live.fr

www.bellinibelcanto-internationalcompetition.com/l-academie

REPORTAGE de l'Atelier lyrique réalisé à VENDÔME en août 2016

:

<https://vimeo.com/215411966>

VOIR le même reportage sur YOUTUBE : OPERA, Belcanto. Stage belcantiste / Vincenzo Bellini belcanto Académie, été 2017. Immersion, fonctionnement, enjeux, objectifs...



CONCOURS BELLINI : Académie lyrique à Vendôme, du 1er au 9 août 2017. Le prochain Atelier lyrique d'été de la Vincenzo Bellini belcanto académie, émanation du Concours international de belcanto du même nom, aura lieu du 1er au 9 août 2017. L'Académie lyrique se déroule à 40 mn de Paris (en

TGV direct depuis la gare Montparnasse), à VENDÔME où le Concours Bellini est en résidence sur le Campus de Monceau Assurances mécénat, dans la Région des Châteaux de la Loire.

A Vendôme, une formation au bel Canto unique au monde 1er – 9 août 2017

Depuis 3 ans, après GSTAAD cette année en janvier 2017, l'Académie lyrique du Concours Bellini offre une formation unique au monde spécialisée dans l'art du bel canto romantique, c'est à dire, pour la période pré verdienne, concernant le style vocal de Rossini, Bellini, Donizetti.

C'est pour les jeunes chanteurs académiciens l'occasion de bénéficier de conseils de deux très grands artistes internationaux : le chef (et président cofondateur du Concours Bellini), **Marco Guidarini** et la soprano légendaire **Viorica Cortez** : technique, interprétation, connaissance du répertoire sont abordés par les élèves sous la tutelle de leur maître de chant, en immersion complète et dans un cadre propice au repos et à la réflexion. Coaching pour le concert de clôture, à la fin du stage. Hébergement et demi-pension sont inclus dans le stage.

Thème de cet Atelier : » **Le belcanto de Bellini à Verdi ...** »

Attention : les places sont limitées et traitées par ordre d'arrivée.

Inscriptions et informations : **musicarte-org@live.fr**

**Plus d'informations sur le site du Concours Bellini /
l'Académie :**

<https://www.bellinibelcanto-internationalcompetition.com/l-academie>

Concours International de Belcanto Vincenzo Bellini

Présente :

Vincenzo Bellini Belcanto Académie

Atelier lyrique technique et interprétation
Masterclasses ouvertes aux chanteurs professionnels et Chefs de Chant

du 1er au 9 août 2017

Campus Monceau - VENDOME (à 40 min de Paris - trajet direct par train)

Hébergement et demi-pension sur place

Concert de clôture en fin de Stage

Inscriptions ouvertes jusqu'au 10 juin
(Attention places limitées - Inscription par ordre d'arrivée)

Informations : musicarte-org@live.fr
www.concoursinternationaldebeltantovincenzobellini.com

Tél : 06 09 58 85 97 ou English language : 06 08 47 87 63

Maitres de Stage

Marco GUIDARINI
Chef d'Orchestre

Viorica CORTEZ
Mezzo Soprano



Compte-rendu, opéra. STRASBOURG, Opéra national du Rhin, le 26 avril 2017. CAVALLI : La CALISTO. Les Talens Lyriques / Mariame Clément.



Compte-rendu, opéra. STRASBOURG,
ONR.CAVALLI : La CALISTO.
Jusqu'au 14 mai 2017. Les Talens
Lyriques / Mariame Clément.
VICTIMES DE L'AMOUR... LANGUEURS &
EXTASE DE L'OPERA VENITIEN DU
SEICENTO. Voyez ces pauvres
cœurs : Pan, Endymion, le petit

satyre et même la vecchia Lymphée ... qui se lamentent tous, de ne pas être ...aimés : palmes en cela à Pan qui reste seul et frustré en sa grotte froide et sinistre (sa vengeance n'en sera que plus sadique à l'endroit d'Endymion) ; d'autant que ce dernier, s'il est lui aussi languissant, extatique, réussit cependant à séduire et se faire aimer de Diane l'inaccessible (une prouesse car la divinité est réputée pour sa chasteté comme sa haine des hommes...). Une autre victime mais à l'inverse et à l'extrémité de cet échiquier sentimental, demeure Calisto : c'est elle qui est la plus trompée du lot ; croyant aimer Diane quand c'est Jupiter travesti, qui abuse de sa confiance, avec la complicité de Mercure, vrai dépravé par ailleurs. **La Calisto** de Cavalli créé à Venise en 1651 (au Théâtre d'opéra Sant Apollinare) est moins l'opéra d'une identité imprécise, comme on le dit souvent, que du désir languissant, déçu, amer, toujours éprouvant. Pour autant, le spectateur n'y retrouvera pas les éléments visuels que

promettait l'affiche pour annoncer le spectacle ; en lieu et place d'un couple moderne alité (lui télécommande à la main, elle rêveuse plus lointaine, délaissée ?), il s'agit d'une immersion assez poétique qui dévoile là encore, la puissante sensualité de l'opéra vénitien au milieu du XVII^e.



ETONNANT CHOIX DRAMATURGIQUE. Une surprise désagréable d'abord : enchaîner ici l'acte I et II, c'est à dire offrir le seul entracte à la fin du II, est une erreur, car le continuum qui en découle, déséquilibre la continuité et le rythme originels. Ainsi se succèdent plusieurs scènes de lamentation et d'extase, de prière aussi, certes justes sur le plan émotionnel mais qui accumulent dans l'échelle des genres, une série de séquences semblables, plus intérieures que dramatiques: dans cette collection de prières individuelles ou de lamentos tous caractérisés et individualisés... l'ennui pointe malheureusement.

Langueur et extase cavaliennes à Strasbourg

Victimes de l'amour

ENVOÛTANTE ET TRES REUSSIE, la première scène du II, où au mont Lycée, le berger s'unit à sa déesse contre toute attente (par le truchement du sommeil et du songe) ; ils réalisent ce que tous espèrent, et souhaitent : un amour partagé. Ainsi s'énonce la superbe fusion des deux cœurs qui se reconnaissent véritablement, soit **Diane et Endymion** auxquels Cavalli destine ses plus beaux airs. En génie de la volupté enivrante et de la langueur, le compositeur se surpasse même. Y compris les airs de Calisto seule (dès son entrée à l'acte dans son air où elle déplore l'Arcadie sans eau, brûlée par le soleil après la chute du char solaire précipité par l'imprudent Phaëton) ; chaque air de Calisto, nymphe assoiffée (au sens propre comme figuré) exprime idéalement l'élan du désir, la quintessence d'une âme naturellement voluptueuse, prête à basculer et à s'offrir : les bijoux musicaux de la partition lui sont aussi réservés.



En écho au duo sublime Endymion/Diane (voir d'ailleurs le peintre romantique Girodet qui a peint dans le sillon de Cavalli pareilles langueur et extase du bel Endymion sous l'étreinte de la Diane lunaire, tableau au Louvre – ci contre illustration : *Endymion endormi*

caressé par la lune) succèdent ainsi une série de facettes du désir de l'amour incandescent avec pour la plupart une bonne dose de cynisme, de cruauté, d'illusion amère voire de sadisme sexuel (viol de la vecchia par la bande des satyres lubriques à la fin du II) : ainsi le duo parodique entre Calisto et Jupiter travesti ; miroir de l'amour mensonger ou de l'illusion amoureuse : Calisto croit aimer et posséder Diane, alors qu'elle est abusée par Jupiter... on se souvient de la production mythique du regretté **Herbert Wernicke** avec **Maria Bayo**, diamant vocal d'une volupté saisissante. C'était le temps où l'on recréait l'ouvrage vénitien et avec lui toute l'esthétique sensuelle vénitienne du XVIII^e (Bruxelles, 1993, sous la conduite du flamand **René Jacobs**). A Strasbourg, les producteurs ont écarté le registre bouffon abandonnant comme hier la performance d'une basse-bouffe dans le rôle de Jupiter / Giove car à Strasbourg, c'est en réalité la même mezzo qui joue Diane et Jupiter (déguisé en Diane).

DISTRIBUTION COHERENTE. Vocalement, la distribution rend bien ce déchaînement des passions (jusqu'à la frénésie libidineuse des faunes et du duo Jupiter/Mercure) comme la langueur insatisfaite des protagonistes : ainsi Calisto, ardente et sensuelle nymphe, s'affirme dans le timbre ample et rond de la soprano russe **Elena Tsallagova**, qui malgré la séduction de sa voix suave, peine cependant à ciseler le verbe voluptueux qui

hier avait révélé la légendaire et diseuse Maria Bayo : il est vrai que la première ne possède pas le diamant éclatant des aigus de son aînée. Du coup, c'est toute la matière souvent incandescente du texte qui est diluée dans l'étoffe flatteuse un beau chant souvent ... imprécis. La soprano ne s'alanguit pas assez dans le mystère du désir et la force irrésistible qu'il fait naître dans le cœur de celui (ou celle) qui en est traversé(e). Ses récitatifs sont trop lisses et malgré un érotisme inscrit dans le personnage, l'interprète ne mord pas assez dans la chair du texte, – en l'occurrence, le livret du cynique et fataliste Faustini, riche en images des plus lascives et en saillies truculentes, ces dernières inspirant même aux costumes des satyres d'éloquents prothèses sexuelles (!).

Dans sa mise en scène si fabuleuse, Wernicke avait résolu la présence du lubrique et de l'indécence par des dessins et tags aux murs en forme de bites, et les nombreux passages aller-retours des personnages par une série de trappes découpées dans le cube de l'espace théâtral. Ici, le mouvement incessant des personnages et des situations alternées est résolu par une boîte centrale circulaire qui pivotante, assure le passage d'un décor à l'autre ; quant au lubrique et à l'obscénité incarnés par les faunes / satyres, fallait-il réellement affubler les comédiens de sexes apparents ? Le paillard et le grivois sont magnifiés quand ils sont suggérés.

Duo lubrique et goguenard d'une vulgarité qui discrédite la noblesse de la dignité divine, Jupiter et Mercure-respectivement **Giovanni Battista Parodi** (routinier) et **Nikolay Borchev** (engagé, bon acteur)- ; leur tandem incarne sur scène cette perversité de l'élite portée, obsédée par la gaudriole, – collectionneurs en tromperies et coups pendables les plus scabreux. Ces deux là sont deux jouisseurs d'une barbarie inepte (les précurseurs de Don Giovanni et de Leporello chez Mozart ?). Calisto fait évidemment les frais de la duplicité d'un Jupiter qui n'a rien de divin. Voilà bien ce cynisme poétique, propre à Venise, déployé par le librettiste

Faustini, habile dramaturge qui n'hésite pas comme ses confrères à Venise, et ceux qui l'ont précédé, à relire au vitriol les péripéties des dieux de la Mythologie. Comme avant lui, Busenello, écrivain librettiste de la décennie précédente pour Monteverdi (*Le Couronnement de Poppée*, 1642).

Rayonnantes, deux chanteuses actrices d'une présence remarquable... D'abord, la Diane autrement plus engagée est doublement portée par l'agile et mordante **Vivica Genaux** qui exprime vis à vis de Calisto, la déesse soucieuse de pudeur chaste (quand elle est elle-même) ; mais aussi s'agissant de Jupiter travesti (en Diane), l'empire de la séduction mâle, la séduction fleurie, la promesse du rut, l'appétit du fornicateur : la mezzo de Fairbanks (Alaska) trouve et la couleur de voix et la gestuelle propre au Jupiter en verve, incarnant ce buffa virtuose qui d'ordinaire est réalisé par la basse chantant Jupiter. L'interprète convainc davantage encore dans ses duos avec Endymion, le berger langoureux lui aussi amoureuxment envoûté par Diane dont les caresses lunaires l'enveloppent : ces deux là fusionnent et se répondent avec un charme éloquent.

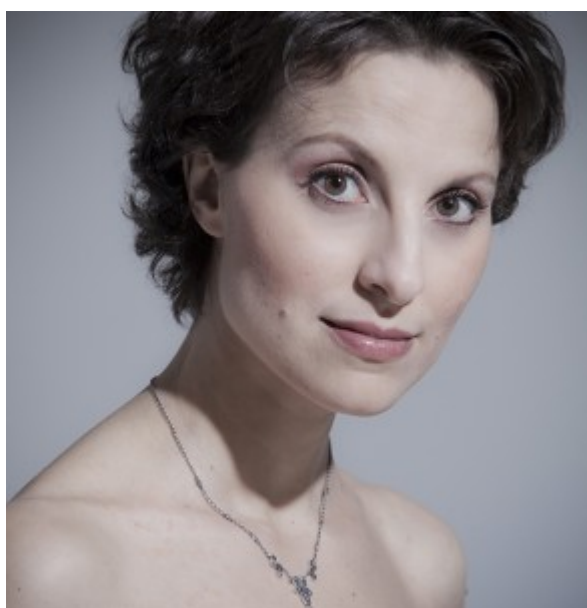


Vivica Genaux (Jupiter déguisé en Diane) s'adresse à son complice Mercure



Junon (**Raffaella Milanesi**) entend la solitude douloureuse de la nymphe Calisto (II)

D'un sérieux tragique chauffé jusqu'aux braises, Junon trouve en l'impeccable soprano **Raffaella Milanesi**, un rôle taillé à sa suprême mesure, vocal et dramatique ; la vérité de l'épouse trahie et perpétuellement humiliée s'incarne immédiatement à son apparition : le jeu est sévère et exacerbé à la mesure de cette scène (au II) où assurant le surgissement du genre seria dans cette comédie sculptée dans



l'encre la plus cynique, Junon, la déesse bafouée, donne une leçon de morale à son époux coupable, déguisé en femme, mais qu'elle feint de prendre pour Diane. La confrontation des deux figures, chacune dans un registre opposé, elle : morale trahie contre lui : insouciance frénétique, fait penser à une mère/reproche surprenant en flagrant délit son rejeton en plein larcin ; elle est humiliée, à vif ; il est léger, insouciant, à l'obscénité infidèle : un volage effronté. C'est impeccable, hilarant et fonctionne à merveille car il s'agit bien d'une comédie. La scène est le point le plus drôle de la soirée.



Parmi les hommes, outre le très vivant Mercure déjà distingué, reconnaissons la voix moelleuse et flexible de l'excellent **Filippo Mineccia** (belle révélation vocale), dans le rôle crépusculaire du berger Endymion, attaché au songe et à l'extase qui sont ses modes de connexion avec Diane. Tous ses airs – lamentos ou prières extatiques, expriment a contrario de tout ce que se passe ailleurs, les vertiges languissants du désir. Même justesse de ton pour le vétéran du baroque, **Guy de Mey** : le ténor est parfait dans le rôle travesti de Lymphée, la vieille / le « vecchia », qui pense trouver ce jeune Adonis qui saura l'aimer et la prendre malgré ses rides...



Endymion (Prologue), idéalement incarné par le contre ténor
Philippo Mineccia

DANS LA FOSSE, le frêle continuo des **Talens Lyriques** (qui restitue le format sonore des orchestres dans les théâtres d'opéra à Venise au XVII^e) manque souvent de relief et de caractérisation optant pour un tempo ralenti au risque de diluer la tension. Pas chauffés immédiatement, les deux

cornetistes dans l'ouverture sonnent, courts, étroits, rétrécis ...refusant à la caresse envoûtante de la musique de se déployer : pas facile d'exprimer la poétique musicale et sonore de Cavalli dans l'un des chefs d'œuvre voluptueux érotique les mieux aboutis (1651). Néanmoins en cours de représentation, l'équilibre musique et chant, l'articulation instrumentale, comme la direction du chef se bonifient.

La mise en scène de **Mariame Clément** applique une lecture cohérente sur l'histoire de la pauvre Calisto, amoureuse trompée par le lubrique Jupiter et sa transformation (expédiée) en ourse puis en constellation (meilleure métamorphose finale) : la metteure en scène choisit la fosse d'un ours continûment dominé et contraint aux pitreries de cirque sous les coups de fouet que tiennent tour à tour les acteurs de ce théâtre barbare et violent. C'est une déclinaison en plusieurs épisodes des visages multiples de l'amour cruel. L'opéra vénitien connaîtrait il aujourd'hui un regain durable ? On ne peut que s'en féliciter en cette année Monteverdi qui en est l'auteur le plus impressionnant et aussi le maître de Cavalli. Cette nouvelle production de *La Calisto* sans réellement atteindre l'ivresse et l'extase comme la frénésie truculente des aînés baroqueux d'hier (évidemment René Jacobs en tête) ne démerite pas. Grâce au jeu d'actrices et de chanteuses accomplies que sont les divas Genaux et Milanesi, grâce au métier et à l'assurance vocale du contre ténor italien Filippo Mineccia (dans le rôle majeur d'Endymion), la lyre cavallienne surgit à Strasbourg, dans sa vérité sensuelle, âpre et enivrante, profonde et grave comme insolente et truculente. **A voir à Strasbourg et Mulhouse jusqu'au 14 mai 2017.**

APPROFONDIR

VOIR notre séquence [Vidéo RAFFAELLA MILANESI chante ALCINA de HAENDEL](#)

[DIVA D'AUJOURD'HUI. RAFFAELLA MILANESI, soprano : l'ardente flamme](#)

<http://www.classiquenews.com/diva-daujourdhui-raffaella-milanesi-soprano-lardente-flamme/>

LIRE notre [présentation de l'opéra LA CALISTO de CAVALLI, nouvelle production de l'Opéra national du Rhin, du 26 avril au 14 mai 2017](#)

<http://www.classiquenews.com/nouvelle-calisto-a-strasbourg-et-mulhouse/>

Compte rendu, opéra. STRASBOURG, ONR, le 23 avril 2017.
CAVALLI : LA CALISTO, nouvelle production.

[Nouvelle production](#)
[Francesco Cavalli : La Calisto](#)

Dramma per musica en trois actes avec prologue

Livret de Giovanni Faustini

Créé au Théâtre San Apollinare de Venise, le 28 novembre 1651

Direction musicale : Christophe Rousset

Mise en scène : Mariame Clément

La Calisto: Elena Tsallagova

Eternità Diana: Vivica Genaux

Giove: Giovanni Battista Parodi

Mercurio: Nikolay Borchev

Endimione: Filippo Mineccia

Destino, Giunone: Raffaella Milanese

Linfea: Guy de Mey

Satirino: Vasily Khoroshev

Natura, Pane: Lawrence Olsworth-Peter

Silvano: Jaroslav Kitala

2 Furies: Tatiana Zolotikova, Yasmina Favre

Les T. Lyriques

I

STRASBOURG, Opéra

me 26 avril, 20h

ve 28 avril, 20h

di 30 avril, 15h

ma 2 mai, 20h

je 4 mai, 20h

MULHOUSE, La Sinne

ve 12 mai, 20 h

di 14 mai, 15 h

RESERVEZ VOTRE PLACE

<http://www.operanationaldurhin.eu/opera-2016-2017-la-calisto-opera-national-du-rhin.html>

Compte-rendu, opéra. TOURS, le 23 avril 2017. PUCCINI : TOSCA. Maria Katzarava. Benjamin Pionnier / Pier- Francesco Maestrini

Compte-rendu, opéra. TOURS, le 23 avril 2017. PUCCINI : TOSCA. Maria Katzarava. Benjamin Pionnier / Pier-Francesco Maestrini. Voilà une (nouvelle) production somptueuse et riche en décors et références pour chaque acte, au contexte de la Rome romantique de 1800 (à l'époque de la victoire napoléonienne de Marengo)- car une toile au devant de la scène permettant un décor sur toute la largeur, évoque tantôt la fuite de l'ancien préfet de la république de Rome alors déchue (Angelotti réduit à une ombre que l'on devine s'échapper) puis le portrait de femme (l'Attavanti) que Mario artiste républicain donc bonapartiste finit de peindre dans l'église Sant Andrea della Valle pour une sublime Madeleine au pied de la Croix... immédiatement la situation dramatique s'inscrit dans l'imaginaire du spectateur qui ne perd aucun enjeux ni aucun détail des éléments cités dans le livret. L'image fait une incursion intelligente dans le déploiement des tableaux. On se délecte ainsi de détails "oubliés", pourtant présents mais moins signifiants ailleurs, à ce degré de réalisme. Aussitôt

c'est le théâtre qui s'invite sur la scène lyrique d'autant que la pièce de Victorien Sardou a été magistralement adaptée à la scène par Puccini et ses librettistes (Luigi Illica et Giuseppe Giacosa). Voilà une production ô combien juste qui rétablit la place du jeu théâtral et de la force des tableaux visuels dans Tosca.

PUCCINI dramatique et lyrique. Grâce à une direction précise et particulièrement nuancée le temps dramatique fusionne avec le temps musical : la baguette de Benjamin Pionnier sait respirer et s'alanguir, autant dans le murmure que la déflagration ; le maestro sait installer de somptueuses atmosphères, des climats qui regorgent d'indices émotionnels mêlés, composant le plus vibrant et palpitant des chants orchestraux. La vision est claire et fluide, d'une rare élégance expressive avec pour chaque séquence, une atténuation recherchée de la couleur et du timbre qui au final approfondit l'intensité comme la justesse poétique de chaque épisode.

Pari réussi pour le chef et directeur de l'Opéra de Tours, Benjamin Pionnier, la nouvelle production de Tosca est aussi visuelle que psychologique

Une nouvelle Tosca au souffle symphonique

Ainsi l'acte I file comme une fresque cinématographique d'une remarquable acuité de ton : c'est un acte d'exposition où paraissent tout à tour, la jalousie maladive de Tosca sous son masque d'espièglerie amoureuse. Puis la figure sadique et manipulatrice du baron Scarpia, chez lequel pouvoir et emprise sexuelle se mêlent imperceptiblement. Le souffle du collectif (magistral aplomb du chœur final) comme le relief des tempéraments individuels se trouvent parfaitement articulés



grâce à une vision d'architecte : le chef veille aux équilibres entre chaque partie. **Dans le II, -acte de torture physique (sur Mario) et psychologique (la proie est ici Tosca)**, le chef exprime par la tenue d'un orchestre très maîtrisé, le cynisme à l'œuvre dont se délecte le bourreau Scarpia, et le renversement de situation ... quand l'ignoble prédateur s'abattant sur Tosca, reçoit le coup de couteau qu'il n'avait pas prévu et qui le précipite en enfer, en âme damnée... le tableau des deux bougeoirs au chevet du cadavre raidi a toujours un impact incroyable et montre combien ici quand l'opéra fusionne avec le théâtre, la musique est en capacité de sublimer une situation.

Sachant aussi calibrer chaque effet et accent dans le vaste maelstrom orchestral, **Benjamin Pionnier** saisit le raffinement de l'orchestration fabuleusement suggestive de Puccini comme

sa violence et sa fureur rentrée qui fait de Tosca, un opéra essentiellement symphonique. L'idée du Puccini contemporain alors, des derniers essais orchestraux du passionnant Richard Strauss, se précise et la direction tout en retenue et en acuité du chef a dévoilé combien cette Tosca de 1900 préparait déjà dans ses fureurs spectaculaires comme inscrites dans la psyché la plus ténue, les Salomé et Elektra à venir: ici et là, un orchestre somptueusement vénéneux, aux couleurs et rugosités fauves. Tout cela éclaire derrière et autour des protagonistes, le contexte sonore et historique qui assoit d'autant mieux le déroulement de l'action psychologique.

Telle vision active et subtile s'accomplit idéalement dans le fameux air de la cantatrice à genoux "***Vissi d'arte, vissi d'amore***", déchirante prière d'une femme toujours pieuse qui ne comprend pas que Dieu puisse lui infliger une telle souffrance... accordés au chant soliste, les couleurs et le format de l'orchestre sont superlatifs dans ce qui demeure le moment clé de l'action.

D'autant que la vraie vedette de la production aux côtés d'une fosse souveraine, reste le soprano puissant, clair, timbré, fabuleusement rond et charnel, comme clair et subtil de la mexicaine **Maria Katzarava**.



La formidable intensité du jeu, la brillance et la sincérité du style comme des intentions assurent à la chanteuse, une irrésistible séduction. Au I, elle est juvénile presque ingénue, quoique maladivement jalouse comme on a dit. Au II, la diva paraît grave et mûre, en robe de soirée, artiste accomplie, cantatrice dans l'histoire et sur la scène, mise en abyme hyperréaliste. C'est une autre femme qui paraît désormais, liée au drame tragique qui va l'emporter au III. Ce changement crédible dans l'incarnation, cette progression qui traverse et cristallise

chacune des étapes de la tragédie (ici les 3 protagonistes trouvent la mort au terme des 3 actes) affirment une chanteuse et une actrice très attachante.

A ses côtés, **le Mario Cavaradossi de Angelo Villari**, s'il n'offre pas pareille palette de nuances émotionnelles, conserve de bout en bout, cette ardeur tranchante, fureur au poing, dévoilant le révolutionnaire, prêt à en découdre, malgré la douleur que lui inflige la scène de torture du II. Assez lisse, et gris, **le Scarpia de Valdis Jansons gagne une épaisseur barbare au II** : la figure démoniaque gagne une présence manifeste à mesure qu'elle s'impose à Tosca, auteur d'un chantage monstrueux. Parmi les comprimari, - rôles secondaires, le Sacristain de **Francis Dudziak** relève les défis du seul rôle comique – pleutre et superstitieux, dans une arène incandescente. On distinguera tout autant l'impeccable tenue des **Choeurs maison**, préparé par **Alexandre Herviant**. Superbe nouvelle production qui saisit par l'intelligence de sa vision orchestrale.

Compte-rendu, opéra. TOURS, le 23 avril 2017. PUCCINI : TOSCA. Maria Katzarava. Benjamin Pionnier / Pier-Francesco Maestrini. [Encore à l'affiche de l'Opéra de Tours, les mardi 25 puis jeudi 27 avril 2017, 20h.](#)

Monteverdi en son jardin à Bar-le-Duc, 12,13,14 mai 2017

FESTIVAL MUSIQUES EN NOS MURS, 12,13,14 mai 2017. BAR-LE-DUC (55 / Meuse, LORRAINE) a son nouveau festival. Un cycle musical qui accorde idéalement riche patrimoine de la ville Renaissance et concerts intimiste dont la conception et l'accessibilité ont été conçus pour favoriser proximité et très large public... Musiques en nos murs s'inscrit à présent comme l'événement incontournable à BAR-LE-DUC.

Entretien avec son directeur artistique, **Benoît Damant** : présentation des sites emblématiques, temps forts et spécificités qui rythment un festival conçu comme un parcours enchanté. [LIRE notre présentation du Festival Musiques en nos murs à Bar-Le-Duc \(55\), temps forts, enjeux, ligne artistique spécifique entre patrimoine et programmes musicaux présentés...](#)



Comment se déroule le festival à BAR LE DUC ?

Bar-le-Duc est une ville au riche patrimoine architectural où la ville-haute est un secteur sauvegardé dont une grande partie des maisons et hôtels particuliers construits en pierre de taille sont des XVIe, XVIIe ou XVIIIe siècles. Notre festival souhaite faire vivre et faire découvrir ce patrimoine

en investissant plusieurs lieux rarement voire jamais ouverts au public.

L'une de nos caractéristiques, est ce que nous avons appelé les Écoutes-intimes du samedi après-midi (13 mai 2017) ; pendant lesquels des petits groupes d'une vingtaine de personnes se déplacent au grès de 6 concerts et expositions, dans des lieux privés, maisons ou jardins, dont les propriétaires nous ouvrent les portes. L'après-midi se termine dans un septième lieu, un hôtel particulier, autour d'un verre pour un échange entre public et artistes.



Pour les trois grands concerts, nous investissons **l'église Saint-Etienne** qui date de la fin du XVe et du XVIe siècle. Parmi les œuvres les plus marquantes de cet édifice figurent le fameux « Transi » de Ligier Richier, sculpteur dont le 450ème anniversaire de la mort (inscrit aux commémorations nationales) coïncide avec celui de la naissance de Claudio Monteverdi. Du même artiste, un impressionnant Christ et les deux larrons constitue un prestigieux fond de scène à nos Grands concerts.

Pour le nocturne du vendredi soir (12 mai 2017), **l'église Saint-Louis**, qui est aujourd'hui essentiellement une salle d'exposition résonnera au son du cornet à bouquin.

Le nocturne du samedi (13 Mai 2017) sera consacré à Salomone Rossi, et ses psaumes en hébreux en particulier, et aura lieu à la synagogue qui n'est plus ouverte que pour les journées du patrimoine.

Nous avons une politique tarifaire très raisonnable pour ouvrir les concerts au plus grand nombre. **Deux systèmes de PASS** permettent d'entendre 3 ou 5 concerts, et un bon nombre de festivalier a déjà pris l'habitude de réserver pour les 5 concerts d'emblée.

Pendant 3 jours, Bar-le-Duc se met ainsi à l'heure italienne

avec l'aide de certains commerçants. Les festivaliers pourront en profiter pour découvrir l'hôtel des postes Art déco, et ses vitraux de Jean Grüber, ou encore deux églises... Saint-Antoine, du XIVE siècle et ses fresques des XIV et XVe siècles ou Notre-Dame, son très beau Christ en croix du XVIe siècle Sans omettre la Vierge aux litanies attribuée à Jean Croq. Ils pourront également déambuler dans la rue du Bourg et admirer les plus prestigieux hôtels particuliers Renaissance de la ville ; comme déguster la spécialité de Bar-le-Duc, la confiture de groseille épépinée à la plume d'oie, appréciée aussi bien de Marie Stuart (dont la mère est née à Bar-le-Duc) que d'Alfred Hitchcock.

Le Musée barrois est situé dans ce qui reste du château des ducs de Bar et ses très belles collections y dialoguent avec l'architecture ; ainsi un bel Orphée de Nicolas de Bar, peintre natif de la ville ayant fait toute sa carrière à Rome, est acquisition récente qui résonne si bien avec Monteverdi (fêté par notre édition 2017). L'an dernier, nous avons donné un concert dans cette salle.

Quels sont les critères artistiques qui assurent à la programmation sa cohérence et sa singularité ?

La singularité de Musiques en nos murs est la proximité avec les artistes à plusieurs moments clés de notre programmation. En particulier pendant les Ecoutes-intimes évoquées plus haut, mais aussi les deux Nocturnes de 22h30 qui sont donnés devant un public restreint (une centaine de personnes maximum). Une audience limitée et une ambiance singulière due à l'heure tardive confèrent à ces moments une grâce particulière. Le principe habituel de Musiques en nos murs, c'est de

consacrer un jour à la musique médiévale, un jour à la Renaissance et un jour au Baroque, parce que la ville permet le dialogue avec ses périodes. Mais dès le lendemain de notre première édition qui a eu lieu l'an passé, j'ai travaillé sur la programmation 2017. Il m'est vite apparu qu'en cette année Monteverdi, nous avons matière à de très beaux programmes autour de ce maître au génie protéiforme. Nous avons en particulier la possibilité de montrer et de faire entendre le passage de la Renaissance au Baroque, dans cette période si passionnante de 1560 à 1640 environ où tout bascule.

Nous étions déjà convenus de mettre en valeur la synagogue, aussi un programme autour des psaumes de Salomone Rossi a rapidement semblé incontournable. Il nous semblait également important de faire entendre des madrigaux et de la musique sacrée.



Quels sont les 3/4 temps forts de l'édition 2017 ?

Pour nos trois grands concerts, nous avons trois créations de programmes.

Le samedi soir, **l'Ensemble Cronexos** et la superbe soprano Barbara Kusa donneront un programme pour soprano solo et basse continue autour de Monteverdi et de son temps dans lequel on pourra entendre à côté de pièces instrumentales de Frescobaldi, le Stabat Mater de Giovanni F. Sances et le Salve O regina ou le Pianto della madone de Monteverdi.

Le dimanche, **la Maîtrise de la cathédrale de Metz** dirigée par Christophe Bergossi s'associe à l'Achéron de François Joubert-Caillet pour un programme qui illustre le passage de la Renaissance au Baroque dans l'œuvre phare d'un Monteverdi devenu révérend : la Selva morale e spirituale (Forêt morale et spirituelle). On s'y perdra avec bonheur.

Le festival aura été lancé le vendredi soir par **l'Ensemble Enthéos que je dirige**, dans un programme présentant l'évolution du madrigal, de sa création sous les plumes de Verdelot et Arcadelt jusqu'à l'explosion du genre avec Monteverdi. Les œuvres de ce dernier constituent un peu plus de la moitié du programme. C'est une histoire subjective bien sûr dans laquelle je montre une filiation entre 5 générations de compositeurs. C'est aussi l'occasion de creuser la littérature madrigalesque puisque parmi les auteurs des textes, on rencontrera les incontournables Petrarque, Guarini, Le Tasse, mais également les plus rares Machiavel ou Michel-Ange. On pourra entendre dans ce programme les célèbres Hor che'l ciel e la terra, le Lamento della ninfa; le Combattimento di Tancredi e Clorinda de Monteverdi, mais aussi de véritables pépites signées Arcadelt, Willaert, de Rore, de Wert, Guesualdo...

Quelle est l'expérience que vit le festivalier à chaque édition ?

Nous mettons souvent en avant dans notre communication « Dialogue des musiques anciennes et du patrimoine ». Ce n'est pas qu'une formule. C'est la réalité qui s'offre à tout visiteur de Bar-Le-Duc. D'abord parce que le festival est porté par une association qui travaille sur le patrimoine et qui veut le faire vivre, c'est-à-dire le restaurer et le mettre en valeur. Ensuite parce que cette association est constituée de passionnés qui ont à cœur de faire découvrir leur ville et qui se démènent pour que ces concerts se fassent dans l'ambiance la plus chaleureuse possible. Le festivalier est ainsi réellement invité à une immersion dans la musique qui dialogue avec la pierre, lui répond, lui fait écho.

Les impressions et témoignages qui reviennent le plus souvent de la part des festivaliers sont : « aller de surprise en surprise », « se laisser aller au fil d'une programmation hors des sentiers battus et rebattus, alliant exigence et accessibilité artistique et financière », « découvrir des interprètes rares dont on découvre le travail », « l'alliance des musiques, des références historiques et du cadre patrimonial qui leur font écho ».

Propos recueillis par Alexandre Pham, en avril 2017.

CONSULTER le programme 2017 et LIRE notre présentation du festival MUSIQUES EN NOS MURS à Bar-Le-Duc.

Musiques en nos Murs 2^{ème} édition
Patrimoines et musiques anciennes dans la cité des ducs de Bar

Du 12 au 14 mai 2017
CONCERTS, NOCTURNES, EXPOSITIONS, CONFÉRENCES...

Monteverdi en son jardin

Bar-le-Duc (55)
<http://musiques-en-nos-murs.blogspot.fr/>
06 41 78 32 80

